

Haruki MURAKAMI, *Le Meurtre du Commandeur. Une Idée apparaît*, Livre 1. *La Métaphore se déplace*, Livre 2. Editions Haruki Murakami, 2017. Editions Belfond, 2018, pour la traduction française

Extraits

A ce moment, je remarquai soudain qu'il y avait une forme inhabituelle sur le canapé du salon. Quelque chose de la taille approximative d'un coussin ou d'une poupée. Je n'avais aucun souvenir d'avoir déposé là une chose pareille. Je fixai mon regard pour mieux voir et compris que ce n'était ni un coussin ni une poupée. C'était un être humain vivant, tout petit. Ce petit être portait un curieux habit blanc. Et il ne cessait de se trémousser. Il semblait très mal à l'aise, comme s'il n'était pas habitué à son vêtement. C'était un costume traditionnel, à l'ancienne. Comme celui que portaient les hommes de haut rang dans le Japon d'antan. Mais il n'y avait pas que son habit, son visage aussi m'était familier.

Le Commandeur, me dis-je.

Je fus glacé jusqu'à la moelle. Comme si un bloc de glace de la taille d'un poing me remontait peu à peu tout le long du dos. Le « Commandeur » qui était peint sur le tableau de Tomohiko Amada intitulé *Le Meurtre du Commandeur* était assis sur le canapé de ma maison - non, pour être exact, dans la maison de Tomohiko Amada - et me regardait droit dans les yeux. Ce petit homme était vêtu exactement comme celui du tableau, il avait exactement le même visage. Comme s'il s'était échappé du tableau tel quel. (...)

« Point ne me suis échappé du tableau, dit le Commandeur, comme si, encore une fois, il avait lu en moi. Ce tableau - fort intéressant, d'ailleurs - est encore à présent parfaitement intact. Le Commandeur est toujours en train, oui-da, de se faire assassiner. Un flot de sang coule du cœur de son cœur. Moi, j'ai seulement et provisoirement emprunté l'aspect de ce personnage. Parce qu'il me faut bien une forme pour faire ainsi face à Messieurs. Je me suis donc approprié par commodité l'apparence de ce Commandeur. J'espère que ça causera point d'ennui. »

J'étais toujours muet.

« Si j'avais choisi l'apparence de Mickey Mouse ou de Pocahontas, la société Walt Disney m'aurait collé un procès d'enfer, les yeux de la tête ça m'aurait coûté, mais avec le Commandeur, point de semblables tracas, j'imagine. » Là-dessus, le Commandeur se mit à rire gaiment en secouant les épaules.

« Pour ma part, ça m'irait même de prendre la forme d'une momie, ô que oui, mais si j'apparaissais soudain en pleine nuit sous l'apparence d'une momie, pour Messieurs, ça serait horriblement horrible, j'ai songé. »

« Etes-vous une sorte de spectre ? » m'autorisai-je à lui demander. Comme celle d'un convalescent, ma voix était rauque et raide.

« Bonne question », dit le Commandeur. Puis il leva un index blanc. « Trop trop génial ta question, Messieurs. Moi, que suis-je ? Or, pour le moment, je suis le Commandeur. Rien en dehors du Commandeur, que nenni-da. Nonobstant et bien entendu, c'est une forme provisoire. Je ne sais pas quelle sera la prochaine. Alors, que suis-je essentiellement ? Ou plutôt, qu'es-tu, toi, Messieurs ? Tu as cette apparence que tu as maintenant, Messieurs, mais au fond qu'es-tu ? Si on te lance bille en tête une pareille question, Messieurs, tu seras fort embarrassé. (...) »

- Vous pouvez prendre n'importe quelle apparence ? lui demandai-je.

- Mais que nenni, c'est point aussi simple. Les formes que je peux prendre sont assez restreintes. Il m'est point possible d'apparaître en n'importe quoi. Pour le dire rapidement, *la garde-robe est limitée*. Il m'est point possible d'adopter une apparence sans nécessité. Et cette fois, ce nabot de Commandeur était de facto le seul choix qui s'offrait à moi. Et comme il est aux dimensions d'un tableau, je me retrouve avec cette taille riquiqui. N'empêche que ce costume est vraiment tout à fait pénible, oui-da. (...) Et revenons à nos moutons. A ta question, Messieurs. Suis-je un spectre ? Non, aucunement, Messieurs. Un spectre, non point. Je suis seulement une Idée, ô que oui. Un spectre est fondamentalement omnipotent, mais moi, que non point. Toutes sortes de contraintes conditionnent mon existence. (...)

« Les contraintes sont nombreuses et méticuleusement scrupuleuses, dit le Commandeur. Par exemple, je ne peux me personnifier que durant un temps limité en une journée. (...) Ensuite, ma nature m'interdit d'aller là où point invité ne suis. Or donc, grâce à toi, Messieurs, qui as dégagé la fosse et qui as ramené la clochette ici, j'ai pu entrer dans cette maison.

- Vous avez été tout le temps enfermé dans cette fosse ? » demandai-je. (...)

« Je sais pas. De mémoire au sens précis du terme, point du tout. Mais que j'aie été enfermé dans cette fosse, c'est un fait évident et indéniable. J'ai été dans cette fosse, et pour une raison que j'ignore, je ne pouvais en sortir, ô que nenni. Mais particulièrement gêné d'être enfermé là-dedans, point du tout. Que je sois claquemuré dans un trou exigü et obscur durant des dizaines de milliers d'années, de l'inconfort, de la peine, nullement je n'éprouve, je suis fait ainsi. Ce nonobstant, Messieurs, je te dois naturellement une vive reconnaissance pour m'avoir sorti de là. Parce que, malgré tout, être libre est bien plus rigolo que de l'être point, dame oui, cela va de soi. (...)

(...)

Puis le Commandeur retrouva son expression habituelle et poursuivit.

« La vérité, c'est la représentation, la représentation, c'est la vérité. Le mieux, c'est d'avalier d'un seul trait la représentation qui est devant toi, telle quelle, ô que oui. Pas question là de raison, ni de fait, ni de nombril de cochon, ni de couilles de fourmi.

De tout cela il n'y a que dalle, macache. Essayer de comprendre les choses autrement que cul sec, c'est comme tu essayais de faire flotter une passoire sur l'eau. Je dis ça pour ton bien, Messieurs, vaut mieux t'en abstenir. (...) A propos du *Meurtre du Commandeur* de Tomohiko Amada, ce que je peux t'en dire, Messieurs, c'est point grand-chose. Pourquoi, parce que l'essence de cette toile se trouve dans l'allégorie, dans la métaphore. Or, l'allégorie ou la métaphore ne devrait point être expliquée avec des mots. Elle devrait être avalée telle quelle, oui-da. »

(Une Idée apparaît, Livre 1)

« Je résolu d'entrer dans la forêt obscure. A présent, était-ce l'aube, la pleine journée, le soir ? Il m'était impossible de juger d'après la lumière. Ce que je constatai, c'est que cette pénombre quasi crépusculaire ne changeait pas avec le passage du temps. Peut-être que dans ce monde, le temps en lui-même n'avait pas d'existence. Et peut-être qu'ici régnait pour l'éternité une faible luminosité, qui ne s'assombrirait pas, qui ne s'éclaircirait pas. (...) Depuis combien de temps marchais-je ainsi ? La forêt était d'une profondeur immuable, et j'avais beau avancer, le paysage ne présentait aucun changement ou presque. En dehors de mes pas, mes oreilles n'appréhendaient aucun son. Et l'air restait insipide et inodore. Les arbres entremêlés formaient des murs de part et d'autre du sentier, et en dehors de ces murs, mes yeux ne captaient rien d'autre. Etait-ce une forêt dépourvue d'animaux ? Sans doute. D'après ce que je percevais, il n'y avait ni oiseaux ni insectes. (...) Cela faisait un bon moment que je cheminai. Sans doute très longtemps (bien que dans ces lieux, le temps n'ait pour ainsi dire pas de signification). Je ne ressentais pourtant pas de fatigue. J'étais trop excité pour éprouver de la lassitude, trop stressé. Au moment néanmoins où je commençais à sentir mes jambes s'alourdir, je crus remarquer une petite source lumineuse assez loin vers l'avant. Un modeste point jaune, comme la lueur d'une luciole. Mais ce n'était pas une luciole. C'était juste un point unique, qui ne vacillait pas, qui ne clignotait pas non plus. Et à mesure que j'avançais, elle devenait insensiblement plus grande, plus forte. Non, je ne me trompais pas. J'étais en train de m'approcher de quelque chose. J'ignorais complètement si ce serait quelque chose de bénéfique ou de mauvais. Qui me serait secourable ou funeste. Je n'avais cependant pas le choix. Qu'elle soit favorable ou funeste, il fallait que je constate de mes yeux ce qu'était cette lumière. Sinon, à quoi bon m'engager dans pareille expédition ? Je me dirigeai donc, pas après pas, vers la source lumineuse.

Et soudain, la forêt prit fin. (...) Derrière moi s'étendait l'océan sylvestre touffu, devant s'élevait une haute falaise (apparemment impossible à escalader), et là, il y avait l'entrée d'une grotte. (...) Aucune route ne partait d'ici. Sauf à pénétrer dans la grotte, je n'avais pas d'autre option. (...) J'étais en train de franchir la frontière entre le rien et l'être. (...) Je mis le pied dans la grotte, très précautionneusement. (...) Je

progressais lentement dans la grotte, en me dirigeant vers la petite lumière jaune. J'essayais le plus possible d'étouffer le bruit de mes pas, de contrôler les battements désordonnés de mon cœur. Alors que je tournai à un angle de la paroi rocheuse, je pus enfin identifier la source lumineuse. C'était une lanterne ancienne. Une lanterne de style traditionnel en fer forgé noir, comme celles dont se servaient les mineurs autrefois dans leurs tunnels. A l'intérieur brûlait une grosse bougie. La lanterne était accrochée sur la paroi à un clou solide. (...)

J'aperçus une femme qui se tenait sous la lanterne. Je ne l'avais pas remarquée tout de suite car elle était d'une toute petite taille. Elle ne devait pas dépasser soixante centimètres. Ses cheveux noirs étaient joliment noués en chignon, elle était vêtue d'un costume blanc à l'ancienne. Un vêtement dont on remarquait la finesse au premier coup d'œil.

A n'en pas douter, elle aussi était un personnage issu de la peinture *Le Meurtre du Commandeur*. La belle jeune femme qui assistait à la scène, le regard effrayé, portant la main devant la bouche tandis que le Commandeur était mis à mort. La Donna Anna du Don Giovanni, l'opéra de Mozart. La fille du Commandeur assassiné par Don Giovanni. En arrière-plan, la lumière de la lanterne dessinait sur la paroi rocheuse une ombre vacillante, celle de sa silhouette démesurément agrandie.

« Je vous attendais », me dit la petite Donna Anna. Malgré sa petite taille, sa voix était claire et légère. J'en étais arrivé à un stade où plus rien ne m'étonnait. Le fait qu'elle m'ait attendu là m'apparaissait comme quelque chose de normal. C'était une femme au très joli visage. Elle possédait une distinction toute naturelle et sa voix était empreinte de dignité. Même si sa taille ne devait pas dépasser soixante centimètres, il émanait d'elle quelque chose de spécial qui faisait tourner le cœur des hommes.

« Je vous guiderai à partir d'ici », me dit-elle. Voulez-vous bien prendre cette lanterne ? »

(...)

« Vous m'attendiez ? lui demandai-je.

-Oui, répondit-elle. Je vous attendais ici depuis longtemps. »

Était-elle aussi une sorte de Métaphore ? J'hésitai un peu à lui poser une question aussi directe.

« Résidez-vous ici, dans ce lieu ?

- Ici ? répliqua-t-elle d'un ton interrogateur. Non, *ici*, c'est seulement l'endroit où je vous attendais. Et je n'en sais guère davantage. »

Je renonçais à lui poser d'autres questions. Elle était Donna Anna, elle attendait ici mon arrivée, voilà tout. (...)

« Eh bien, nous y allons, me dit Donna Anna. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Le chemin va se resserrer de plus en plus. Veuillez me suivre, je vous prie. Portez cette lanterne. »

« J'ai l'impression qu'ici, c'est comme la grotte venteuse du Fuji que j'ai visitée autrefois, dis-je. Est-ce vraiment cela ?

- Tout ce qui est ici, ce sont des *comme*, fit Donna Anna sans se retourner. On aurait dit qu'elle s'adressait aux ténèbres devant elle.

« C'est-à-dire que ce ne sont pas des choses réelles ?

- Personne ne sait comment sont les choses réelles, répondit-elle d'un ton tranchant. Tout ce que l'on voit avec les yeux résulte en fin de compte uniquement de la relation entre des choses ou des phénomènes. La lumière d'ici est la métaphore de l'ombre, l'ombre d'ici la métaphore de la lumière. Je pense que vous le savez déjà. »

J'avais un doute quant au sens précis de ses paroles mais je m'abstins de la questionner plus avant. Cela risquait de tourner à une discussion sur le symbolisme.

A mesure que nous progressions, la galerie devenait de plus en plus exigüe. (...)

« Il me semble impossible d'aller où que ce soit à partir d'ici, dis-je.

- Regardez mieux. Dans le coin gauche, il devrait y avoir l'ouverture d'un boyau », répondit Donna Anna. (...) « Vous devez entrer là-dedans », dit cette jolie femme d'environ soixante centimètres. (...) « Je sais bien que depuis très longtemps, dit-elle, les lieux étroits et obscurs vous terrorisent. Quand vous pénétrez dans ce genre d'endroits, vous avez du mal à respirer. N'est-ce pas ? Et pourtant, il va falloir que vous entriez ici. Sinon, vous ne pourrez pas obtenir ce que vous cherchez.

- Où mène ce conduit ?

- Je l'ignore. Votre destination, c'est vous-même, c'est votre volonté qui la détermine.

- Mais dans ma volonté entre aussi une part de peur, dis-je. Cela me préoccupe. Ma frayeur peut fausser les choses et peut-être me faire prendre une mauvaise direction.

- Permettez-moi d'insister, mais c'est vous-même qui décidez de votre chemin. De toute façon, vous avez déjà choisi celui que vous deviez prendre. Vous avez consenti à un grand sacrifice en venant dans ce monde, vous avez traversé la rivière sur la barque. Vous ne pouvez plus reculer. » (...)

- Croyez en vous-même, dit Donna Anna de sa voix fine mais qui portait bien. Vous avez bien bu l'eau de la rivière, n'est-ce pas ?

- Oui. J'étais tellement soif que je n'ai pas pu résister.

- C'est parfait alors, fit Donna Anna. Cette rivière coule entre le rien et l'être. Par ailleurs, dans tout phénomène et dans toute chose, une bonne métaphore est à même de faire surgir une voie de possibilités cachées, de nous la montrer. De la même façon qu'un bon poète, avec sa propre vision, est à même de nous révéler une autre scène, nouvelle et différente. Et il va sans dire que la plus belle des métaphores fera le plus beau des poèmes. Vous ne devez pas détourner les yeux de cette *nouvelle vision*. »

Je songeai que le tableau peint par Tomohiko Amada, *Le Meurtre du Commandeur*, était peut-être son « autre vision ». De la même façon que le font les mots d'un

excellent poète, la toile s'était changée en la plus belle des métaphores, érigeant dans ce monde une réalité autre, nouvelle et différente. (...)

« Ne vous arrêtez pas. Continuez à avancer », fit Donna Anna, coupant court à toute discussion. (...)

« Mon corps refuse de bouger, articulai-je tant bien que mal à l'adresse de Donna Anna, en principe derrière moi. Je ne peux pas respirer non plus.

-Tachez de contrôler votre esprit, dit Donna Anna. Vous ne pouvez pas vous abandonner à vos émotions ainsi. Si vous vous montrez irrésolu, vous serez la proie rêvée d'une Double Métaphore.

- Une Double Métaphore ? Qu'est-ce que c'est ? demandai-je.

- Vous devez le savoir déjà.

- Moi, je le saurais ?

- Puisqu'elles se trouvent en vous, dit Donna Anna. Tapies en vous, elles se saisissent des pensées justes que vous avez et les dévorent les unes après les autres. Elles s'en nourrissent et s'en engraisent. Voilà ce qu'est une Double Métaphore. Elles logent à l'intérieur de vous-même depuis toujours, dans les profondes ténèbres qui vous habitent.

(La Métaphore se déplace, Livre 2)